

***En attendant Albertine :  
Une petite phénoménologie de l'attente à propos de Proust***

Jacques de Visscher, Ph. D.

---

Départements de philosophie et d'architecture  
Universités de Gand, de Nimègue et de Louvain

***Résumé***

*Cet article s'inscrit dans le courant d'une description phénoménologique de la quotidienneté. Il met en relief l'apport de l'évocation littéraire à la compréhension de l'existence, prenant comme point de départ une mise en scène de la quotidienneté. Étant donné que nous n'avons pas d'accès cognitif à la réalité de la vie telle qu'elle est vécue, c'est une réflexion portée sur son aspect narratif qui nous donne l'occasion de nous pencher sur notre existence. Cette réflexion se manifeste comme un seuil, comme une epochè nous aidant à dégager les phénomènes de la vie quotidienne de ses effets de surface, lesquels peuvent troubler la compréhension existentielle que nous avons de nous-mêmes. L'évocation littéraire peut jouer un rôle pondérateur dans ce geste fructueux de dégagement. Bien lire est un acte d'intelligence qui nourrit notre regard épochal sur le monde. Se laisser enseigner par la sagesse littéraire et ses descriptions phénoménologiques ne peut que reconstituer la reconnaissance de l'autre et de nous-mêmes dans le drame de l'existence.*

*Dans l'attente, on souffre dans l'absence de ce qu'on désire et du fait qu'on ne peut supporter une autre présence.*

Proust, M. *Sodome et Gomorrhe*, p. 729

Tout d'abord, nous lisons Proust afin de jouir d'une bonne lecture. Nous le lisons aussi pour connaître la jouissance de nous faire raconter des histoires comiques. Comme l'écrit Jean-Yves Tadié, un grand spécialiste de Proust :

Le long monologue qu'est la *Recherche* ne cesse d'être un discours ironique. Il n'y a pas une situation, pas un événement, pas un personnage qui ne soit susceptible d'être regardé avec une distance interrogative, ou bien un sourire complice, ou, plus rarement, un rire ravageur. C'est une habitude très ancienne chez Proust, que de rire de tout<sup>1</sup>.

En effet, *À la recherche du temps perdu* est un roman comique. C'est en tout cas mon expérience quand je relis certains passages. Même si je le lis Proust avec l'intention d'écrire une étude ou une conférence, je me laisse envahir par ce monde grotesque et je préfère continuer à lire et à relire en oubliant que je dois en produire un travail. En définitive, si vous aimez vous amuser, il faut lire Proust.

En tant qu'étudiants de psychologie, il faut s'aventurer dans Proust afin d'y trouver ou d'y décrire un champ de recherche. En effet, *À la recherche du temps perdu* est d'une richesse inouïe pour la curiosité intellectuelle du psychologue, un défi à la réflexion psychologique, mais aussi à la philosophie, à la pensée politique, sociologique et historique. Chaque étudiant de la condition humaine est *obligé* de lire Proust parce que, dans la *Recherche*, tout ce qui la concerne est présent. Même à la Faculté de médecine de mon université à Nimègue, en Hollande, on lit Proust. Il est aussi présent dans mes recherches sur la philosophie de l'expérience et de l'espace que je mène au Département d'Architecture de Saint-Luc, à Gand, en Belgique. Encore une fois : dans Proust, on peut toujours trouver quelque chose qui nous oriente, et cela indépendamment de notre horizon de recherche.

Ce que je voudrais vous présenter aujourd'hui est une petite phénoménologie de l'attente. Ceci m'offre l'occasion de vous donner l'exemple d'une contribution littéraire à une phénoménologie de la quotidienneté. La psychologie humaniste est en mesure de puiser à ce type de contribution.

Dans une perspective heideggérienne, l'attente possède un sens existentiel. En effet, le vivre dans l'attente est une dimension essentielle de notre existence. Nous attendons toujours quelque chose et nous sommes toujours orientés vers un avenir. Même en réfléchissant sur le passé, nous récapitulons dans le temps présent ce que nous nous rappelons. De là le verbe *rappeler* : faire appel à notre mémoire afin d'actualiser dans le présent ce qui nous concerne d'une manière positive ou négative. Nous ne vivons pas seulement dans le présent, dans le temps actuel. Nous nous projetons dans le futur et nous traînons dans celui-ci toute une expérience, une biographie et même l'histoire de nos attentes. Paul Ricoeur, le philosophe français de l'herméneutique moderne, de l'art d'interpréter des textes, témoigne de beaucoup de sagesse lorsqu'il écrit que nous nous situons « toujours entre la récapitulation de nous-même, la volonté de faire du sens avec tout ce qui nous est arrivé, et la projection dans des intentions, des attentes, des anticipations, mais aussi des actes de volonté qui sont des projets, des choses à faire<sup>2</sup> ».

Or, le phénomène de l'attente ne peut se penser en dehors de la réalité et de l'activité de la mémoire. Dans un certain sens, nous attendons ce que nous connaissons, ce que nous anticipons comme possibilité existentielle. Laissez-moi vous démontrer ceci à partir de quelques descriptions de moments d'attente dont le personnage principal du roman-fluve *À la recherche du temps perdu* est l'acteur. Ce personnage principal est aussi le narrateur. Il dit « je » et rappelle à sa mémoire des lieux, des personnes, des rencontres, des conversations et ses propres expériences. C'est ainsi qu'il aborde l'histoire de sa vie.

« Celui qui raconte est le même que celui qui est raconté<sup>3</sup> », écrit Tadié, qui poursuit : « ou plutôt, il serait le même s'il n'y avait le temps : un *je* présent raconte un *moi* passé<sup>4</sup> ». Ainsi, ce narrateur raconte l'histoire de sa relation avec Albertine, une jeune fille qu'il a rencontré à Balbec, une petite station balnéaire de la côte normande. Il la retrouvera à Paris. Il se sait amoureux et espère une liaison durable et stable. Il entreprend de la conquérir avec des rendez-vous, des sorties, des cadeaux... Malheureusement, l'amoureux ne connaît du désir que la frustration : Albertine se dérobe sans cesse et, en bout de ligne, le narrateur ne parvient pas à l'aimer. Entre-temps, il espère, il exige qu'elle vienne le rejoindre chez lui. Les malentendus sont nombreux et les rendez-vous, très souvent compliqués, sont presque toujours manqués. À une de ces occasions, le narrateur rentre assez tard d'une soirée et compte retrouver Albertine, attendant, chez lui. Mais lorsqu'il arrive, il constate qu'elle n'est pas venue. En vain, il épie l'arrivée possible d'Albertine :

Comme, chaque fois que la porte cochère s'ouvrait, la concierge appuyait sur un bouton électrique qui éclairait l'escalier, et comme il n'y avait pas de locataires qui ne fussent rentrés, je quittai immédiatement la cuisine et revins m'asseoir dans l'antichambre, épiant, là où la tenture un peu étroite, qui ne couvrait pas complètement la porte vitrée de notre appartement, laissait passer la sombre raie verticale faite par la demi obscurité de l'escalier. Si tout d'un coup cette raie devenait d'un blond doré, c'est qu'Albertine viendrait d'entrer en bas et serait dans deux minutes près de moi; personne d'autre ne pouvait plus venir à cette heure-là<sup>5</sup>.

Le plus intéressant, dans ce fragment, est la description des conditions dans lesquelles l'amoureux épie la venue d'Albertine. Les existentialistes allemands et français ont écrit que l'homme est toujours en situation. Proust, quelques décennies avant eux, montre que chaque action est située et que cette situation est une agglomération de choses. Dans le cas présent, les choses de l'appartement forment un entier fonctionnel qui rend possible ce que l'amoureux désire atteindre à ce moment-là. Les choses de notre contexte habituel ne sont pas des objets indépendants avec une seule fonction et une seule signification. Les choses font plutôt référence à d'autres choses. Ces références n'ont pas une signification fixe. Les significations sont occasionnelles, dépendantes des circonstances. À leur tour, ces circonstances dépendent de l'état amoureux du narrateur. Nous sommes en mesure d'effectuer une déduction phénoménologique de cet état amoureux : si le narrateur-soupirant épie les choses de la maison et leur organisation avec l'espoir qu'elles annoncent l'arrivée d'Albertine, c'est que la jalousie jaillit de son cœur et envahit sa conscience. C'est par la description de cette organisation, de cet état extérieur, que nous avons accès à l'état intérieur du narrateur. En effet, la phénoménologie nous enseigne le principe de l'intentionnalité. C'est par l'intentionnalité, par le fait que la conscience est toujours conscience de quelque chose, que nous nous projetons et qu'ainsi nous sommes présents à l'environnement. C'est par l'atmosphère que notre état s'exprime. Bien qu'il semble intérieur, cet état se manifeste dans le monde à travers les significations actuelles des choses. Ainsi, nous pouvons dire que la signification des choses est en concordance avec notre conscience.

Dans un second fragment, nous découvrons que les choses, contrairement aux objets qui sont fixés dans une immobilité (ils sont objectivés dans une substantivation), possèdent elles aussi une temporalité. Elles participent au temps spécifique de la conscience du narrateur qui attend toujours :

Et je restais, ne pouvant détacher mes yeux de la raie qui s'obstinait à demeurer sombre; je me penchais tout entier pour être sûr de bien voir; mais j'avais beau regarder, le noir trait vertical, malgré mon désir passionné, ne me donnait pas l'enivrante allégresse que j'aurais eue si je l'avais vu changé, par un enchantement soudain et significatif, en un lumineux halo d'or. C'était bien de l'inquiétude pour cette Albertine à laquelle je n'avais pas pensé trois minutes pendant la soirée Guermantes! Mais, réveillant les sentiments d'attente jadis éprouvés à propos d'autres jeunes filles, surtout de Gilberte, quand elle tardait à venir, la privation possible d'un simple plaisir physique me causait une cruelle souffrance morale<sup>6</sup>.

Tout plie sous le poids de l'attente et tout peut changer lorsque la personne que nous attendons se laisse voir ou entendre. Mais, entre-temps, il y a cette tension qui fait galoper l'imagination et les souvenirs pénibles. Vivre dans l'attente est une constante dans ce roman fleuve de Proust. Tout au long de ses aventures, le narrateur ne fait qu'attendre les moments de la jouissance d'une rencontre, d'un signe d'affection ou d'amour. Le théâtre de la première attente a eu lieu dans son enfance. L'expérience de l'attente s'est incrustée en lui, un soir, alors que, depuis son lit, il entendait le murmure d'une conversation entre adultes à laquelle il n'avait pas droit de participer. Lorsqu'elle recevait, sa mère n'avait pas le temps de le mettre au lit. C'était plutôt la domestique qui l'accompagnait vers sa chambre à coucher. C'est celle-ci qui recevait de l'enfant la commande d'avertir sa mère de ne pas omettre de monter lui donner le baiser du soir, « ce baiser, précieux et fragile que maman me confiait d'habitude dans mon lit au moment de m'endormir<sup>7</sup> ». Souvent, alors qu'il était encore en bas mais tout prêt de l'instant de monter, sa mère n'avait pas le loisir de lui donner ce baiser. Pourtant, ce baiser avait l'importance d'un viatique. Sans lui, monter au lit devenait un calvaire :

...Il me fallait monter chaque marche de l'escalier, comme dit l'expression populaire, à contrecœur, montant contre mon cœur qui voulait retourner près de ma mère parce qu'elle ne lui avait pas, en m'embrassant, donné licence de me suivre. Cet escalier détesté où je m'engageais toujours si tristement, exhalait une odeur de vernis qui avait en quelque sorte absorbé, fixé, cette sorte particulière de chagrin que je ressentais chaque soir, et la rendait peut-être plus cruelle encore pour ma sensibilité parce que, sous cette forme olfactive, mon intelligence n'en pouvait plus prendre sa part<sup>8</sup>.

Ce fragment évoque l'*intercorporité* des choses et des consciences; il est la confirmation que « le monde est fait de l'étoffe même du corps<sup>9</sup> ». Ce fragment n'est que l'introduction à l'expérience de l'attente originaire. Cette expérience originaire instaure la crainte que chaque attente successive anticipe cette « privation possible d'un simple plaisir physique qui lui causerait cette cruelle souffrance morale<sup>10</sup> ». J'introduirai maintenant un passage tiré de Combray, le premier livre du volume *Du côté de chez Swann* :

Ma seule consolation, quand je montais me coucher, était que maman viendrait m'embrasser quand je serais dans mon lit. Mais ce bonsoir durait si peu de temps, elle redescendait si vite, que le moment où j'entendais le bruit léger de sa robe en mousseline bleue, à laquelle pendaient de petits cordons de paille tressée, était pour moi un moment douloureux. Il annonçait celui qui allait le suivre, où elle m'aurait quitté, où elle serait redescendue. De sorte que ce bonsoir que j'aimais tant, j'en arrivai à souhaiter qu'il vint le plus tard possible, à ce que se prolongea le temps de répit où maman n'était pas encore venue. (...) Mais ces soirs-là, où maman restait en somme si peu de temps dans ma chambre, était doux encore en comparaison de ceux où il y avait du monde à dîner et où, à cause de cela, elle ne montait pas me dire bonsoir<sup>11</sup>.

Cette expérience précoce d'attente déçue forme le fond de la peur qui prend le narrateur dans ses moments successifs d'attente. En effet, chaque attente possède, comme condition, un nombre important de souvenirs. Il n'est pas suffisant de se rappeler uniquement de la personne que l'on attend – il va de soi que cela présuppose une connaissance préalable de cette personne. En l'absence d'un tel préalable, il n'y aurait pas de tension émotionnelle. Mais il y a plus : le fait d'être en mesure d'attendre quelqu'un présuppose une foule d'expériences qui colorent la situation. Comme le narrateur est une personne très sensible qui fait face à des attentes excessivement tendues, il vit dans la crainte constante d'être déçu tel qu'il le fut si souvent dans l'attente vaine du baiser de bonsoir de sa mère. Voilà la racine et les arrière-pensées de cette crainte que chaque attente sentimentale est susceptible de réveiller. Comme le dit le narrateur : « la privation possible d'un simple plaisir physique me causait une cruelle souffrance morale<sup>12</sup> ».

L'attente possède une tension que l'on pourrait qualifier de totalitaire. La *conscience attendante* est en effet mobilisée toute entière pour être présente dans la situation dominante. Attendre Albertine c'est, comme dirait Sartre, s'éclater vers, s'arracher à la moite intimité gastrique afin de filer, là-bas, par-delà soi, vers ce qui n'est pas soi. Près d'Albertine et cependant hors d'elle, car elle échappe à l'attendant. Par conséquent, la souffrance que lui cause l'absence de sa bien-aimée l'empêche de supporter une autre présence. C'est ainsi que la domestique Françoise ne parvient pas à le consoler de l'absence de sa mère. Le narrateur veut demeurer chez Albertine. Sa conscience est devenue conscience d'Albertine. Elle est devenue la totalité de ce qu'elle représente pour lui. Cette conscience est conscience de toutes les choses et de toutes les situations qui évoquent l'existence d'Albertine. Dans la perspective de la phénoménologie husserlienne, cette attente est *intentionnalité*. Elle est le mouvement de la conscience d'exister comme conscience d'autre chose que soi. Le narrateur s'éclate vers la jeune fille car il désire la posséder. En face d'elle, il souffre et pourtant cette souffrance a l'odeur de la vraie vie. Elle est sa raison d'être. Attendre quelqu'un dont on est amoureux n'est donc pas un état d'emprisonnement dans son for intérieur. C'est plutôt une manière d'être-au-monde, un état de conscience qui nous dirige en dehors de nous, vers elle, la désirée. Pour notre conscience qui est, comme le dit Husserl, toujours conscience de quelque chose, tout est dehors, jusqu'à nous-mêmes. Dehors, dans le monde, parmi les autres. Afin d'appuyer davantage

notre propos, nous utiliserons les mots de Jean-Paul Sartre qui, dans un court article, écrit ceci :

Ce n'est pas dans je ne sais quelle retraite que nous nous découvrirons : c'est sur la route, dans la ville, au milieu de la foule, chose parmi les choses, homme parmi les hommes<sup>13</sup>.

Nous reconnaissons l'attente et l'état naissant de jalousie du narrateur dans la manière dont il met en scène cette attente. Comme Albertine tarde à venir, il rentre dans sa chambre et organise celle-ci afin de ne pas manquer son arrivée. Le téléphone devient alors la chose la plus importante de la pièce. Ce téléphone était :

Placé dans ma chambre, et, pour qu'il ne gênât pas mes parents, sa sonnerie était remplacée par un bruit de tourniquet. De peur de ne pas l'entendre, je ne bougeais pas. Mon immobilité était telle que, pour la première fois depuis des mois, je remarquai le tic-tac de la pendule. Françoise vint arranger des choses. Elle causait avec moi mais je détestais cette conversation, sous la continuité uniformément banale de laquelle mes sentiments changeaient de minute en minute, passant de la crainte à l'anxiété, de l'anxiété à la déception complète. (...) Enfin Françoise alla se coucher; je la renvoyai avec une rude douceur, pour que le bruit qu'elle ferait en s'en allant ne couvrit pas celui du téléphone. Et je recommençai à écouter, à souffrir (...).

J'étais torturé par l'incessante reprise du désir toujours anxieux, et jamais accompli, d'un bruit d'appel; arrivé au point culminant d'une ascension tourmentée dans les spirales de mon angoisse solitaire, du fond du Paris populeux et nocturne approché soudain de moi, à côté de ma bibliothèque, j'entendis tout à coup, mécanique et sublime, comme dans Tristan l'écharpe agitée ou le chalumeau du plâtre, le bruit de toupie du téléphone<sup>14</sup>.

Voilà qu'arrive soudainement la fin de l'attente. La tension est levée et la discussion sur le malentendu peut débiter. L'important, pour le mouvement d'intentionnalité qui constitue le phénomène de l'attente, est de discerner la possibilité que celui-ci tout à coup disparaisse et ce, dès que la chose ou la personne attendue se laisse voir ou entendre. Cette intentionnalité, qui dirige la conscience vers l'autre, retourne sur ses pas, se dirige vers soi-même et constate une satisfaction ou une déception. Soit le phénomène de l'attente disparaît complètement, ou il redéploie à nouveau son mouvement.

Comme nous l'avons mentionné, le thème de l'attente est majeur dans l'œuvre de Proust. Le narrateur attend beaucoup et décrit ce que signifie cette attente à la fois pour lui, pour l'autre, pour l'organisation de sa vie et pour la mise en scène de ses amours. À première vue, nous pourrions dire que l'attente est un phénomène de temporalité passive et réceptive. Dans l'attente, la personne semble condamnée à un certain état d'immobilité. Le mot *immobilité* est d'ailleurs présent dans le vocabulaire du narrateur. Or, il serait trop superficiel de réduire tout le mouvement de l'attente à une simple immobilité passive. Même dans le soi-disant état d'immobilisme, l'attendant reste actif. Alerté, rapidement alarmé, vif, inquiet et anxieux, celui qui attend développe une conscience de soi plutôt perceptive que réceptive. Cette conscience de soi est activement dirigée vers l'objet du désir. Le narrateur reconnaît chaque instant comme un état de privation. Il souffre de n'être

pas là où il voudrait être, c'est-à-dire dans l'immédiat de la personne aimée, à proximité de sa maîtresse où il espère trouver une destination. Ceci implique une activité intentionnelle, un mouvement de l'imaginaire dirigé vers autrui. Vivre dans l'attente, c'est vivre dans le désir. Or, le désir est toujours désir de quelque chose, de quelqu'un. Il porte de plus le désir d'être reconnu. Vivre dans l'attente n'est pas seulement vouloir être dans la proximité de la chose ou de la personne désirée. C'est aussi vouloir accueillir cette chose, cette personne qui accepte de nous reconnaître. La réalité mondaine nous enseigne néanmoins que cela ne va pas de soi et que nous pouvons être déçus. Le narrateur du roman de Proust connaît cette déception : il est déçu par sa mère, par Gilberte et par Albertine. Par contre, il connaît la dignité qu'il y a à persévérer dans l'attente. Cette persévérance est digne car, en somme, l'attente est une dimension essentielle de notre existence et de notre condition humaine.

Cette condition humaine, qui s'exprime dans le vécu de l'attente, est un thème largement exploré par la littérature. Nous pensons évidemment à Homère qui met en scène une Pénélope attendant depuis plusieurs années le retour d'Ulysse. Nous pensons aussi à Niobé qui, punie pour sa fierté et pour sa fécondité, devient la figure même de l'attente pétrifiée : changée en rocher sur le mont Sipyle où elle attendait en vain le retour de ses sept filles tués par Léo, elle est la configuration même de l'attente fixée dans l'immobilisme.

Il est intéressant de noter que, dans la littérature, l'attente est souvent vaine, inutile ou même tragique ou grotesque. Il me semble qu'il s'agisse, dans plusieurs cas, d'une inversion athéiste de l'attente religieuse, de l'attente en tant qu'expression de l'espérance. Comme Jacques Ellul le suggère dans son livre *L'espérance oubliée*, « l'espérance doit être différenciée de la notion d'espoir<sup>15</sup> ». L'espoir appartient à l'horizon du calcul, de la réussite ou de la chance. On fait souvent référence à une situation espérée ou inespérée qui tourne bien. Dans l'attente, le narrateur de la *Recherche* de Proust espère avoir réussi sa conquête d'Albertine. L'espérance par contre est de l'ordre de la transcendance. Elle est au-delà de l'espoir et du désespoir, de la chance et de la malchance. L'espérance est de l'ordre du sacré, du salut *en dépit de...*, comme dit Ricœur.

Néanmoins, il persiste quelques ambiguïtés. Considérant la pièce bien connue de Beckett *En attendant Godot*, on pourrait dire qu'il existe un type d'attente qui met en scène aussi bien l'espoir que l'espérance. D'une part, Estragon et Vladimir vivent dans l'espoir de la venue de Godot. D'autre part, ils vivent dans le désespoir et ne peuvent plus continuer d'attendre Godot, qui ne se manifeste pas. Néanmoins, à la fin de la pièce, ils se disent :

VLADIMIR. – On se pendra demain. (un temps) À moins que Godot vienne.

ESTRAGON. – Et s'il vient ?

VLADIMIR. – Nous serons sauvés<sup>16</sup>.

Cette conversation est-elle vraiment de l'ordre de l'espérance ? Avec Beckett, avec l'art littéraire ou pictural, on n'en est jamais certain. Ici, la phénoménologie doit reconnaître ses limites et l'herméneutique doit réaliser que son travail d'interprétation ne donne jamais de

certitudes définitives. Son travail est de se livrer au jeu des comparaisons et de suggérer des suppositions, des affinités analogiques avec d'autres textes. Simone Weil, dans un commentaire qu'elle fait de la prière *Pater noster* (*Vienne ton règne*), entreprend cet exercice :

Il s'agit (...) de quelque chose qui doit venir, qui n'est pas là. Le règne de Dieu, c'est le Saint-Esprit emplissant complètement toute l'âme des créatures intelligentes. L'Esprit souffle où il veut. On ne peut que l'appeler. Il ne faut même pas penser d'une manière particulière de l'appeler sur soi, ou sur tels ou tels autres, ou même sur tous, mais l'appeler purement et simplement; que penser à lui soit un appel et un cri<sup>17</sup>.

Cet autre type d'attente n'est pas de l'ordre de l'espoir. Il se situe plutôt dans l'horizon de l'espérance. Il s'agit d'un autre type d'attente qu'une analyse herméneutique de ce phénomène ne saurait négliger ou laisser intouché.

Ce que je vous ai présenté aujourd'hui n'est rien d'autre qu'un petit exercice de lecture phénoménologique et herméneutique. Cet exercice nous a permis d'explorer ensemble l'apport de l'évocation littéraire de ce que nous connaissons tous dans la vie quotidienne : le phénomène de l'attente dans la mise en scène affective et sentimentale. Comme nous n'avons pas un accès cognitif direct à la vie vécue et qu'une narration réflexive nous donne l'occasion de nous pencher sur notre existence, la phénoménologie a pour tâche de trouver des sources qui, après une analyse herméneutique, pourront nous aider à clarifier quelques aspects de la quotidienneté. Or, la littérature est à même de nous offrir cette *empirie*. Elle est pour moi une *empirie* ennoblie, du moins en ce qui concerne l'œuvre de Proust. À partir de cette *empirie*, la réflexion se manifeste comme un seuil ou comme une époque. Cette suspension intellectuelle nous aide à dégager les phénomènes de la vie quotidienne de ses effets de surface. Ces effets de surface sont nuisibles car ils troublent la compréhension existentielle que nous avons de nous-mêmes, enracinés dans notre environnement. Je suis convaincu que l'évocation littéraire est susceptible de jouer un rôle pondérateur dans ce dégagement fructueux. Bien lire est un acte d'intelligence qui nourrit notre regard *epochal* sur le monde. Laisser la sagesse littéraire nous enseigner nous permet de nous reconstituer, de nous reconnaître et de reconnaître les autres dans le drame mouvementé de notre existence.



*Références bibliographiques*

Beckett, S. (1971). *Théâtre I*. Paris : Minuit.

Ellul, J. (1972). *L'espérance oubliée*. Paris : Seuil.

Merleau-Ponty, M. (1964). *L'œil et l'esprit*. Paris : Gallimard.

Proust, M. (1954). *À la recherche du temps perdu, volumes I, II et III*. Paris : Pléiade.

Ricoeur, P. (2000). Un parcours philosophique. *Magazine littéraire*, 390 (septembre 2000), 24.

Sartre, J.-P. (1947). *Situations I*. Paris : Gallimard.

Tadié, J.-Y. (1983). *Proust : Le dossier*. Paris : Pierre Belfond.

Weil, S. (1966). *Attente de Dieu*. Paris : Fayard.

- 
- <sup>1</sup> Tadié, J.-Y. (1983). *Proust : Le dossier*. Paris : Pierre Belfond, p. 86.
- <sup>2</sup> Ricoeur, P. (2000). Un parcours philosophique. *Magazine littéraire*, 390 (septembre 2000), 24.
- <sup>3</sup> Tadié, J.-Y. (1983). *Proust : Le dossier*. Paris : Pierre Belfond, p. 52.
- <sup>4</sup> *Ibid.*
- <sup>5</sup> Proust, M. (1954). *À la recherche du temps perdu, vol. II*. Paris : Pléiade, pp. 728-729.
- <sup>6</sup> *Ibid.*, p. 729.
- <sup>7</sup> Proust, M. (1954). *À la recherche du temps perdu, vol. I*. Paris : Pléiade, p. 23.
- <sup>8</sup> *Ibid.*, p. 28.
- <sup>9</sup> Merleau-Ponty, M. (1964). *L'œil et l'esprit*. Paris : Gallimard, p. 19.
- <sup>10</sup> *Ibid.*
- <sup>11</sup> Proust, M. *op. cit.*, vol. I, p. 13.
- <sup>12</sup> *Ibid.*
- <sup>13</sup> Sartre, J.-P. (1947). *Situations I*. Paris : Gallimard, p. 32.
- <sup>14</sup> Proust, M. *op. cit.*, vol. II, p. 731.
- <sup>15</sup> Ellul, J. (1972). *L'espérance oubliée*. Paris : Seuil.
- <sup>16</sup> Beckett, S. (1971). *Théâtre I*. Paris : Minuit.
- <sup>17</sup> Weil, S. (1966). *Attente de Dieu*. Paris : Fayard, p. 217.

---

*Notice Biographique*

Monsieur Jacques de Visscher fait d'abord carrière en architecture d'intérieur avant de se tourner vers la philosophie. Il obtient son doctorat en philosophie à l'Université de Gand. Il est professeur à l'Université de Nimègue et à l'Institut supérieur d'architecture Saint-Luc, associé à l'Université de Louvain, en Belgique, où il enseigne la philosophie et la littérature. Il travaille sur une phénoménologie de la quotidienneté et une herméneutique philosophique. Il vient de publier *Les verbes de l'éthique*, et est aussi l'auteur de nombreux ouvrages, entre autres sur les œuvres de Franz Kafka et de Samuel Beckett.